

ARISTIDE-HORACE LETOURNEUX, par M. A. BATTANDIER.

Notre excellent et distingué collègue Aristide-Horace Letourneux était né, en 1820, à Rennes, où son père exerçait les fonctions de procureur général. Il appartenait à une vieille famille de magistrats, dont un membre, son grand-père, fut ministre sous la première République. Ce fut aussi dans la magistrature qu'il fit sa carrière. Un de ses oncles, Tacite Letourneux, président du tribunal de Fontenay-le-Comte, était un zélé botaniste qui fit partie de notre Société jusqu'à sa mort en 1880. C'est probablement l'exemple de cet oncle et celui de son ami M. James Lloyd qui décidèrent de sa vocation pour l'histoire naturelle.

Intelligence d'élite, capable d'une somme de travail énorme, Letourneux se livrait d'ailleurs aux études les plus variées, et l'on a pu dire de lui, sans trop d'exagération, qu'il était spécialiste en tout. Il fut poète dans sa jeunesse; il a laissé un volume de poésies, sous le pseudonyme de Jacques de Rodaven (Riom, 1847). Plus tard il partagea ses loisirs entre la botanique, la malacologie, l'ichtyologie, l'archéologie et l'étude des langues orientales.

Explorateur infatigable, doué d'une grande sûreté de coup d'œil, il fut (de combien de qualités était fait ce bonheur!) un explorateur particulièrement heureux. Généreux à l'excès, il a enrichi de ses précieuses récoltes la plupart des grandes collections de l'Europe. Il est un de ceux qui ont le plus fait pour la connaissance de la région méditerranéenne. Ses nombreux travaux sur les sciences qui lui étaient familières ont été ou seront analysés ailleurs. Je dois me borner ici à effleurer à grands traits son œuvre botanique. On trouvera à ce sujet des renseignements plus détaillés dans les deux premiers volumes du *Compendium Floræ Atlanticæ* de son ami le Dr Cosson.

Procureur impérial à Bône de 1851 à 1862, il explora avec soin tout l'est de l'Algérie jusqu'à La Calle. Cette exploration fut des plus fructueuses. Il y trouva, outre un grand nombre de types nouveaux comme *Sinapis Aristidis*, *Ammiopsis Aristidis*, *Rumex Aristidis*, *Scilla Aristidis*, etc., toute une série de plantes aquatiques des régions subtropicales : un *Oldenlandia* voisin de l'*O. sabulosa*, l'*Utricularia exoleta*, le *Jussiaea diffusa*, le *Vallisneria spiralis*, etc., etc., et un très bel *Hibiscus* rapporté tour à tour aux *H. roseus* et *palustris*, mais qui, d'après ses dernières études, serait une espèce nouvelle bien réellement indigène.

Plus tard son attention se porta plus particulièrement sur la Grande-Kabylie, où il n'a laissé que bien peu à glaner et où il découvrait encore

l'an dernier le *Fraxinus dimorpha*. Les résultats de cette exploration sont consignés dans la belle monographie de ce pays qu'il publia en collaboration avec le général Hanoteau (1). La mort l'a surpris mettant la dernière main à une nouvelle édition de cet ouvrage.

Ce fut surtout au cours de ses explorations en Kabylie qu'il se lia d'une étroite amitié avec MM. Cosson, P. Marès et H. Letourneux (2) de la Perraudière, qui devait y périr victime d'un accès pernicieux.

Il m'est impossible de suivre Letourneux dans toutes ses explorations sur presque tous les points de l'Algérie et de noter toutes ses découvertes, parmi lesquelles il convient néanmoins de rappeler le genre *Tourneuxia* créé par M. Cosson pour une remarquable Tragopogonée saharienne, l'*Abies numidica*, le *Sedum tuberosum*, le *Silene Aristidis*, etc., etc. Atteint en 1862 d'un accès pernicieux, il ne dut son salut qu'à sa robuste constitution.

En 1876, Letourneux, alors Conseiller à la Cour d'Alger, fut appelé en la même qualité à la Cour internationale d'Alexandrie, dont il ne tarda pas à devenir le vice-président. Grâce à sa connaissance des langues orientales et des orientaux, ses explorations dans la basse Égypte et la Marmarique furent extrêmement fructueuses. Entre temps, il parcourait la Grèce, l'Archipel, le midi de l'Autriche, la Dalmatie et le Montenegro. En 1881, ayant pris sa retraite pour se consacrer entièrement à des études, il termina son séjour en Orient en visitant la moyenne et la haute Égypte, la Nubie, la Palestine et la Syrie.

C'est à son retour à Alger qu'il me fut donné de le connaître et de l'apprécier, pendant trop peu de temps hélas. S'il avait pris sa retraite, ce n'était pas pour se reposer. M. Cosson a rapporté, dans le deuxième volume du *Compendium*, ses principales courses en Algérie et en Tunisie à partir de cette époque. Il a été sans contredit le membre le plus actif de l'exploration de la Tunisie. La plupart de ces voyages sont d'ailleurs publiés dans ce Bulletin et dans de volumineux rapports au Ministre de l'Instruction publique.

Depuis la publication du second volume du *Compendium*, il avait fait encore un voyage en Tunisie, dont les résultats sont restés en grande partie inédits. Il y avait trouvé, entre autres plantes remarquables, une très grande espèce nouvelle du genre *Statice* (3). L'an dernier il avait

(1) *La Kabylie et les coutumes kabyles*, par Hanoteau et Letourneux (imprimerie nationale, 1872). Les Catalogues botanique et malacologique ont été tirés à part.

(2) Cette similitude de noms n'est peut être pas tout à fait fortuite. M. Letourneux m'a dit plusieurs fois que, d'après des recherches auxquelles il s'était livré, les Letourneux de la Perraudière étaient probablement une branche de sa famille, laquelle ajoutait autrefois aussi un titre de noblesse à son nom.

(3) Il avait aussi cette même année trouvé au cap Tenés un autre *Statice* d'un type tout à fait nouveau, le *St. Letourneuxii* Cosson, inédit.

encore exploré le littoral d'Alger à Dellys, la grande chaîne kabyle jusqu'à Bougie, le massif peu connu des Beni Abbès où il avait trouvé le *Stachys hydrophila* Boissier qui n'était jusque-là connu qu'en Orient. De là il s'était rendu dans l'Aurès, où il avait déjà trouvé le *Cephalanthera pallens*, nouveau pour l'Algérie, le *Poa flaccidula* Boissier et Reuter (plante d'Espagne que nous avons, M. Trabut et moi, trouvée au Mzi en 1888), lorsqu'une malheureuse chute de cheval, dont il ne devait jamais se remettre entièrement, le clouait au lit pour quelque temps. Malgré une blessure non cicatrisée à la jambe, dès qu'il put se tenir debout, il se fit transporter à Bône. Là il fit panser sa jambe et, sans attendre plus longtemps, voulut visiter encore cette région des Senhadja, théâtre de ses premières découvertes. Cette imprudence lui coûta cher. Obligé de revenir en hâte à Alger, il se mit au lit avec sa plaie non fermée et une grave phlébite. Dès qu'il put se lever, et même au lit, il se surmena outre mesure, voulant terminer une foule de travaux restés en retard. Bientôt il était forcé de s'aliter de nouveau, et cette fois il ne devait plus se relever. La nouvelle de la mort de son vieil ami le Dr Cosson l'affecta beaucoup. Il pressentit dès lors sa fin prochaine, et domptant la douleur, il travaillait encore avec acharnement dans son lit, où la mort l'a enlevé le 3 mars 1890, après une courte agonie.

D'un naturel gai et expansif, causeur aussi intéressant que fécond, plein de bonhomie et d'un entrain auquel ajoutait encore le timbre sonore de sa voix, Letourneux était le plus agréable compagnon que l'on pût souhaiter. D'une bonne humeur inaltérable, il planait bien au-dessus des mesquines jalousies et des petites misères dont les savants ne sont pas toujours exempts. Je ne lui ai jamais connu que des amis et des admirateurs. Lorsqu'il quitta la Cour internationale d'Alexandrie, ses collègues de toutes les nations lui offrirent, dans un coffret finement ciselé aux armes de la France, un témoignage, conçu dans les termes les plus flatteurs, de l'admiration que leur inspiraient la noblesse et l'élévation de son caractère et du regret qu'ils éprouvaient de son départ.

La petite villa où il s'était retiré, dans le riant village de Saint-Eugène, était le siège d'une véritable académie où se réunissaient tous ceux qui, à Alger, s'occupaient d'histoire naturelle, d'archéologie ou de linguistique. C'était le rendez-vous de tous les savants de passage à Alger, sûrs d'y trouver toujours, avec un cordial accueil, de précieux renseignements. Voulant être utile encore après sa mort, il a légué sa bibliothèque et ses collections à des établissements publics.

Letourneux était officier de la Légion d'honneur. Il était membre de diverses académies étrangères et décoré de nombreux ordres, mais il serait difficile d'énumérer ces distinctions si méritées, car il était trop

ennemi du faste pour en parler jamais. Il avait exigé, par testament, qu'on lui fit des funérailles très simples ; mais tous ses amis l'ont accompagné en foule à sa dernière demeure.

M. le Président annonce deux nouvelles présentations et proclame membres de la Société :

MM. BARRATTE (Gustave), rue de la Boétie, 7, présenté par MM. Duchartre et Malinvaud.

CASTANIER (Justin), instituteur à Sorède (Pyrénées-Orientales), présenté par MM. Flahault et Granel.

CHARRAS (A.), pharmacien à Saint-Cyr (Var), présenté par MM. Klincksieck et Bonnier.

DURAND (Ernest), rue de la Boétie, 7, à Paris, présenté par MM. Duchartre et Ramond.

Dons faits à la Société :

Clos, *Du nanisme dans le Règne végétal.*

Debeaux, *Synopsis de la flore de Gibraltar.*

Dehérain, *Travaux de la station agronomique de l'École d'agriculture de Grignon.*

Gandoger, *Flora Europæ*, t. XVIII.

H. de Mortillet, *Vade mecum du mycophage pour les douze mois de l'année.*

Piesse, *Histoire des parfums*, édition française. (Don de la librairie J.-B. Baillière et fils.)

Marc Micheli, *Contributions à la Flore du Paraguay : Légumineuses*, par M. Micheli ; *Polygalées*, par M. R. Chodat ; *Cypéracées*, par M. Paul Maury.

Élie Marchal, *Note sur le Bommerella trigonospora E. Marchal.*

Rodigas, *Une visite à l'établissement de l'horticulture internationale au parc Léopold, à Bruxelles.*

Richard, *The Uredo-stage of Gymnosporangium.*

W. Trelease, *Missouri botanical garden : First annual Report of the Director*, 1889.

Jatta, *Licheni patagonici.*

— *Licheni raccolti nello Scioa.*

Saccardo, *Sylloge Fungorum*, vol. VIII.

Rodriguez, *Datos algologicos.*

Transactions of the annual Meetings of the Kansas Academy of science, 1887-1888.

Revista de ciencias natureas e sociaes, orgao da Sociedade Carlos Ribeiro, un numéro.

M. Duchartre (P.) appelle l'attention de la Société sur une observation qui a été faite en Algérie par notre collègue M. le Dr Trabut, et qui lui semble avoir un intérêt réel, tant au point de vue morphologique que sous le rapport de son utilisation possible dans notre colonie africaine. Cette observation est relative à la quantité presque invraisemblable de tubercules radicaux que portent certains *Acacia* originaires d'Australie, ainsi qu'à la grande richesse en matières azotées que l'analyse a permis de reconnaître dans ces petites formations souterraines.

On sait que, depuis leur découverte par Malpighi, ces corps ont beaucoup occupé les botanistes et, dans ces derniers temps, les agriculteurs. La Société a même entendu, en 1888, une importante communication de MM. Van Tieghem et Douliot, qui ont retrouvé dans chaque tubercule radical la structure d'une radicelle, seulement plus ou moins altérée, selon les cas, dans la proportion relative de ses éléments constitutifs. D'autres observateurs ont attribué l'altération de la proportion des éléments constitutifs de ces corps à l'invasion de la radicelle de laquelle est provenu chacun d'eux soit par un Champignon, soit par une Bactérie qui aurait déterminé le développement d'une masse parenchymateuse centrale, principale cause de l'épaississement de cette radicelle. Cette dernière manière de voir semble être aujourd'hui justifiée par l'observation directe et surtout par de nombreuses expériences dans lesquelles MM. Hellriegel et Wilfarth, en Allemagne, surtout M. Bréal (E.), en France, ont réussi à faire venir de nombreux tubercules radicaux sur des racines de Légumineuses, qui auparavant en étaient dépourvues, en les infectant avec des Bactéries prises dans des tubercules qui les contenaient.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il est également établi que, grâce à leurs tubercules radicaux, les Légumineuses puisent de l'azote dans l'air, en enrichissent même le sol, grâce aux débris qu'elles y laissent, et deviennent ainsi des plantes améliorantes, selon le langage des agriculteurs, tandis que les autres plantes cultivées, ne pouvant prendre l'azote que dans le sol, deviennent par cela même épuisantes.

D'après l'article qu'il a inséré, à ce sujet, dans l'*Algérie agricole* (numéro du 1^{er} janvier 1890, p. 291), M. le Dr Trabut a constaté qu'un seul pied des *Acacia pycnantha* et *Melanoxylon*, surtout du premier, peut fournir « facilement » 30 kilogrammes de tubercules radicaux. Ces

espèces croissent l'une et l'autre dans des terres pauvres; leurs racines secondaires remontent vers la surface du sol, et ce sont les radicelles nées sur ces racines qui se renflent en tubercules, en se dirigeant de bas en haut. « On trouve ainsi, dit l'auteur, d'énormes grappes de tubercules étroitement comprimées les unes par les autres. » Or, ces corps sont très riches en matières azotées. Analysés après avoir été desséchés, ils ont donné de 3 à 3,50 pour 100 d'azote, tandis que du crottin de mouton, soumis également à l'analyse, à l'état sec, ne contenait que 2,18 pour 100 du même corps simple. Même une note imprimée au bas de la page 292 du recueil algérien nous apprend qu'une analyse en cours d'exécution au moment où l'article de M. Trabut a été publié, et dont s'occupait M. Grimal, chef des travaux chimiques à l'École de médecine d'Alger, donnait un chiffre encore plus élevé pour l'azote contenu dans les tubercules desséchés. « Il serait très facile, écrit notre collègue, de récolter, sous les *Acacia*, ces tubercules; les racines laissées en place en reproduiraient certainement d'autres. »

On voit donc que les *Acacia* australiens dont il s'agit pourraient être exploités pour leurs tubercules radicaux qui seraient utilement employés comme un engrais fortement azoté, et cette curieuse exploitation serait d'autant plus avantageuse que les végétaux qui en fourniraient la matière viennent sans difficulté dans des terrains pauvres, et ceux-ci seraient eux-mêmes graduellement enrichis par les débris qui y resteraient enfouis.

M. Camus, vice-secrétaire, donne lecture de la communication suivante :

RÉPARTITION EN FRANCE DES *CRATÆGUS MONOGYNA* Jacq.
ET *OXYACANTHOIDES* Thuill.; par **M. D. CLOS.**

Dès 1775, Jacquin distinguait son *Cratægus monogyna* d'avec le *C. oxyacantha*, les faisant figurer l'un en face de l'autre sur la même planche du *Flora austriaca* (t. CCXCII, f. 1 et 2). Plusieurs années après, Thuillier inscrivait dans sa *Flore des environs de Paris*, à côté du *C. monogyna*, son *oxyacanthoides*, traçant leurs caractères spécifiques différentiels (2^e édit., p. 245), et de Candolle n'hésite pas à les adopter l'un et l'autre dans sa *Flore française* (t. IV, p. 433), mais sous la dénomination générique de *Mespilus*. Toutefois, cet auteur, soit dans son *Botanicon gallicum*, en collaboration avec Duby, soit dans son *Prodromus* (t. II, p. 628-9), réunit les deux espèces en une seule suivie de variétés, le *C. oxyacanthoides* devenant var. *obtusata* du